

Liberté

Dialogue de bêtes

Robert Mélançon

Volume 31, numéro 2, avril 1989

URI : id.erudit.org/iderudit/60498ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mélançon, R. (1989). Dialogue de bêtes. *Liberté*, 31(2), 97–102.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

REVUE DES REVUES

ROBERT MELANÇON

DIALOGUE DE BÊTES

Je lis plus ou moins régulièrement vingt ou trente revues littéraires, c'est peu. J'en feuillette quelques autres à l'occasion, pour y chercher le nom d'un écrivain dont je souhaite tout lire, pour échapper à mes habitudes, pour découvrir un auteur qui m'est inconnu, pour confirmer mes goûts, pour les élargir, pour changer d'air, sans raison particulière. La salle des revues dans une grande bibliothèque constitue à elle seule une autre bibliothèque dont les collections appellent une façon de lire bien particulière. Cela se vérifie au premier coup d'œil; des livres, une bibliothèque ne laisse voir que les dos tandis que les revues s'offrent sur des présentoirs, qu'elles montrent leurs couvertures et que celles-ci portent, au lieu du seul titre et du nom de l'auteur, tout un sommaire qui en détaille les matières. Les livres exigent, avec une sorte d'intransigeance, qu'on les lise en entier; les revues, semblables en cela aux repas chinois ou aux salad bars des restaurants américains, permettent de choisir. On lit rarement une revue en entier. On la prend puis on la quitte après quelques pages: quelques poèmes, une note de lecture, un article ou deux, une nouvelle, cela suffit pour l'instant; on y reviendra une autre fois; on peut vaquer à ses affaires, se plonger dans un livre, converser, feuilletter une autre revue, aller se promener. L'amateur de revues est un homme de plaisir, qui sait goûter.

À la bibliothèque Samuel-Bronfman de l'Université de Montréal, au cinquième, le secteur des périodiques l'accueille bien. Des présentoirs commodes devant lesquels il se promène

comme s'il lisait un immense sommaire, au carré si j'ose dire, composé des sommaires de dizaines de revues — impossible qu'il n'y trouve pas son bien. Puis des fauteuils confortables, disposés devant une vaste baie vitrée l'invitent à s'asseoir; les après-midi d'hiver, le ciel qui s'anime, s'assombrit puis disparaît, accompagne sa lecture d'une ample période idéale d'espace, de nuées, de soleil et de nuit. Je plains les lecteurs qui se contentent des livres.

Recueil et Le Temps de la réflexion proposent dans leurs dernières livraisons des dossiers sur la bêtise. Coïncidence? Ne dirait-on pas plutôt que la bêtise gagne, qu'elle devient ce qu'était la mélancolie pour les romantiques, un nouveau mal du siècle? Ouvrez les journaux, les livres, les revues, les magazines, la pléthore de l'imprimé; écoutez la radio, regardez la télé, allez au cinéma; prêtez l'oreille aux conversations dans le métro, écoutez ce que disent vos proches et vos collègues; songez à ce que vous dites vous-même, à ce que vous écrivez si — c'est une manie qui se répand — vous écrivez, à ce que vous pensez sans le dire ni l'écrire, sans vous l'avouer à vous même, sans oser vraiment le penser, à ces borborygmes de la vie mentale que l'esprit ne peut retenir comme une mauvaise digestion. Baudelaire a noté dans *Fusées*: «... aujourd'hui 23 janvier 1862, j'ai subi un singulier avertissement, j'ai senti passer sur moi le vent de l'aile de l'imbécillité». Daudet, qui a parlé du «stupide XIX^e siècle», ne pouvait certes imaginer le progrès que nous ferions — nous sommes au siècle du progrès tous azimuts —, nous qui sentons chaque jour passer sur nos crânes un ouragan. Nous hésitons pourtant à parler de la bêtise. Sans doute le moi est-il haïssable, mais je doute que cette réserve soit politesse ou bonnes manières tant le moi s'étale partout: c'est un autre ouragan; de tous côtés, cela s'étend, et s'enfle, et se travaille, et fait si bien qu'à la fin cela crève. Prudence? J'en doute aussi: elle n'est, pas plus que la mesure ou la modestie, notre vertu cardinale. Et si c'était par bêtise que nous ne parlons, que nous n'écrivons jamais de la bêtise, trop occupés à y céder, que dis-je, à y concourir, à lui prêter toutes nos forces, à nous précipiter dans ses bras, à

nous y blottir, à nous y allonger ainsi que sur ces divans dont nous attendons, y bavardant à heures fixes en payant pour qu'on nous prête une écoute flottante, la révélation ultime des seuls secrets auxquels nous semblons désormais capables de nous intéresser?

— Suis-je bête? Je n'entends rien à cette bêtise qui est un ouragan, à laquelle nous prêtons toutes nos forces, qui a des bras, et qui est un divan, et qui bavarde de je ne sais quels secrets. Vous déraisonnez, et moi j'ai bien de la patience de lire votre chronique.

— Votre intervention me déconcerte. C'est bien la première...

— Il était temps. Si on ne vous arrête pas, vous ne l'écrirez jamais, cette chronique.

— Que fais-je d'autre?

— Vos états d'âme n'intéressent personne. Parlez de ces revues que vous vous vantez de lire.

— Je les lis!

— Alors parlez-en! Depuis quelque temps vous en prenez un peu à votre aise. Votre tirade sur Malherbe, vos jérémiades sur la médiocrité des livres, et maintenant ces vantardises sur vos lectures, cet autoportrait avantageux dans un fauteuil de la bibliothèque Samuel-Bronfman...

— Mais ce n'est pas moi, pas tout à fait...

— ... ce radotage sur la bêtise du siècle. Vous mollissez.

— Vous voudriez des fiches de lecture?

— Ce serait un moindre mal que cet étalage de vos humeurs. J'ai lu récemment quelques remarques sur «les dix dernières pages grassement subventionnées de la pénible revue *Liberté*»...

— Vous attachez de l'importance à cela?

— Si j'étais vous, j'y réfléchirais.

— Ce n'est que l'opinion de Claude Beausoleil, dans *Estuaire*, et on ne l'a pas épargné dans *Liberté*. J'avoue qu'à sa place...

— Bien sûr. Et sa lettre, si cela se peut appeler une lettre, est d'un invraisemblable comique. Elle m'a quand même intéressé.

— Moi aussi. On n'aurait pas imaginé qu'il écrive cela il y a seulement cinq ans. Voilà que l'avant-garde se recycle dans la tradition. On sent passer le vent de l'aile de la post-modernité. Mais nous devrions parler de revues. Voyez cette pile sur ma table: *Le Temps de la réflexion*, *Recueil*, *Moebius*, *XYZ*, *Passages/Passagen*, *Les Cahiers Bleus*, *Estuaire*, *Vice-Versa*. Et cette autre par terre: *Trois*, *Filigrane*, *Écriture*, *Possibles*, *Vagabondages*, *Le Magazine littéraire*, *Matières*, *L'Infini*, *Le Beffroi*, *Le Promeneur*, *La NRF*, *Le Sabord*, *Spirale*, *La Quinzaine Littéraire*, *Lettre internationale*, *Poésie*, *Sud*, *Urgences*, *Nuit blanche*, *Lettres québécoises*, *Action poétique*, *Stop*, *En Vrac*, *Marginales...*

— Pourquoi ces piles?

— Le hasard. Cela n'est pas un classement.

— Prétendez-vous rendre compte de tout cela?

— Je voudrais bien. Comment?

— N'essayez pas; cela va devenir une corvée pour vous et moi.

— Pour vous?

— Mais oui: une chronique trop longue se lit comme un pensum. Pensez à vos lecteurs. Avouez que vous vous laissez vous-même.

— Pas du tout. Je ne lis pas tout. Je feuillette, je me promène, je lis ce qui me plaît...

— Alors dites ce qui vous plaît.

— Je lis aussi ce qui m'intéresse; ce n'est pas tout à fait la même chose.

— Dites aussi ce qui vous intéresse.

— À bavarder ainsi, nous en sommes au sixième feuillet; nous n'aurons pas assez d'espace...

— Nous?

— Oui: *nous*. Puisque vous êtes intervenu, vous aller m'aider. Je ne vous laisse pas partir.

— Vous devriez savoir qu'on ne retient pas un lecteur par la contrainte.

— Alors aidez-moi à le séduire. Dites-moi ce qui l'intéresse, pardon, ce qui *vous* intéresse.

- Enfin, c'est *votre* chronique!
- C'est désormais aussi la vôtre. À vrai dire, c'est la vôtre depuis toujours.
- Vous m'en direz tant!
- Mais oui: un chroniqueur n'est rien sans public.
- C'est ce qui le distingue d'un poète.
- Pas du tout: qu'est un poète sans lecteurs?
- Un poète moderne.
- C'est un jeu de mots facile.
- Vous ne vous en privez pas d'habitude.
- Je n'en suis pas plus fier. Vous n'êtes pas intervenu pour ajouter à mes travers.
- Alors mettons-nous à cette chronique. Par quoi commençons-nous?
- J'en étais à la bêtise...
- ... À *Recueil* et au *Temps de la réflexion*. C'est vraiment curieux, cette coïncidence.
- J'en étais là quand vous m'avez interrompu. Je ne sais si c'est seulement une coïncidence. Il se dit et se publie tant de bêtises qu'il était fatal qu'on y réfléchisse.
- Je doute qu'on soit plus bête aujourd'hui qu'à d'autres époques.
- Allez donc savoir! Et ce serait une bien piètre consolation. L'étrange, c'est que ces deux numéros n'échappent pas à la bêtise qui est leur objet.
- Personne n'y échappe. Il y a un vertige de la bêtise. On est tenté de la dénoncer chez les autres, puis on la surprend en soi-même...
- Oui. Mais par un curieux retour de la vanité, on rejette toujours sa propre bêtise dans le passé: on en charge cet autre qu'on était et, c'est capital, qu'on prétend ne plus être.
- La présentation du *Temps de la réflexion* dit à peu près cela. Mais comment pourrait-il en être autrement? On ne peut à la fois être bête et assez lucide pour dénoncer sa propre bêtise. L'œil ne se voit pas lui-même.
- On voit très nettement la paille dans l'œil d'un autre mais on ne sent pas la poutre dans le sien.

— Vérité d'évangile. Encore que Fernand Ouellette, dans *Recueil*, en arrive presque à se saisir de sa bêtise à l'instant même: «Je me frappe à ma bêtise (à mes sottises) comme à l'une des formes de ma limite. Que reste-t-il, en effet, de la bêtise de l'autre, lorsque, après coup, comme terrassé par ma balourdise, je sens la massivité d'un bétail étrangement présent en moi avec la soudaineté de la foudre.»

— Cette lucidité paradoxale est sans doute une forme suprême de l'intelligence. Mais on n'échappe pas si facilement au désir bien compréhensible de charger un autre de sa propre bêtise. Ouellette parle de «la massivité d'un bétail étrangement présent en moi»: les bêtes ont le dos large...

— En français, c'est inévitable: dans *bêtise*, nous entendons *bête*. Les autres langues n'établissent pas ce rapport d'autant plus étrange que les bêtes, elles, ne sont pas bêtes. La bêtise est le propre de l'homme.

— Vous êtes sententieux, cela sent la conclusion. Savez-vous que nous arrivons au neuvième feuillet?

— Vous les comptez comme un tire à la ligne?

— C'est que ma chronique n'est toujours pas écrite...

— Notre conversation en tiendra lieu.

— Mais enfin, je voulais au moins signaler que *Vice-Versa* paraît à nouveau après une assez longue interruption...

— C'est fait.

— Je voulais parler au moins de...

— Il n'en est plus temps aujourd'hui. Votre chronique se retrouve à chaque numéro, vous ferez cela une autre fois.

— Mais...

— Il n'est plus temps, vous dis-je. Transcrivez notre conversation sous le titre de *Dialogue de bêtes*. Les lecteurs qui vous aiment vous passeront cela, ils en ont vu d'autres. Et vous ferez plaisir à ceux que vous agacez d'habitude: ils diront que vous vous êtes dédoublé et que vous êtes égal à vous-même...